

plus insensés une apparence de raison, et de dérouter avec ces armes déloyales l'armée rigide de mes arguments de bon élève de rhétorique; elle avait toujours le dernier mot dans nos discussions et me laissait abasourdi, muet, stupide, doutant de mon bon sens.

Elle ne se gênait pas pour rire aux éclats de mon accent et de mon langage de brave Canadien campagnard — vous ai-je dit que Lizzie parlait le plus pur et le plus musical français de France? — et de mes naïvetés, de mes ignorances d'écolier qui a tout appris sur les bancs des collèges classiques, hors la manière pratique de se conduire dans la vie et le moyen de supporter avec sang-froid les taquineries d'une petite fille écervelée. Ah non, elle ne s'en laissait pas imposer par le carabin que j'étais alors, le carabin de quatrième année qui veut bien s'asseoir pendant quelque mois encore sur un banc d'Université, mais qui s'en va gaillardement chaque matin voir bêler des ventres, des poitrines, des crânes, sur les tables d'opération de l'hôpital... et qui tremble devant sa petite cousine.

Bref, j'en étais arrivé à détester autant qu'à craindre Lizzie et, un matin, exaspéré de la trouver plus agressive que de coutume, je pris brusquement mon chapeau en annonçant à mon vieil ami que j'étais obligé de le quitter, ayant arrangé une partie de chaloupe avec ma soeur, son amie, et un camarade pour ce jour-là. A ces mots, Lizzie me demanda d'un air provocateur si sa compagnie serait de trop: elle avait vraiment mal aux nerfs, le grand air lui ferait du bien. Je ne pus que balbutier qu'il y avait place pour elle parmi nous. Elle campa en un tour de main un petit canotier à long voile rose sur ses cheveux, échangea ses mules contre des souliers de daim gris, et nous partîmes, moi furieux, elle insouciant, chantonnant entre ses dents une valse favorite.

La partie de chaloupe dont je parlais avait été réellement projetée, mais pour une heure assez avancée de la matinée. Nous arrivâmes bien avant le moment convenu au lieu du rendez-vous, chez une de mes parentes, à la Longue-Pointe, où je laissais mon embarcation. Tandis que j'étais embarrassé de mon personnage et surtout de celui de Lizzie, elle semblait m'avoir oublié et causait le plus amicalement et le plus simplement du monde avec ma parente, une radoteuse qui n'avait d'autre sujet de conversation que ses poules, les salades de son jardin, la nouvelle portée de sa chatte. Enfin parut ma soeur Monique, flanquée de l'amie Rose, son inséparable, toutes les deux portant un tas de paquets dans leurs bras. La curieuse Lizzie voulut y mettre le nez et savoir à quoi tout ce chargement était destiné. Monique, en simple fille, répondait que chaque fois qu'on allait camper dans les îles on y faisait la "bouillotte." Je lui aurais, je crois, tordu le cou à cette bonne Monique qui, tranquillement, expliquait les proportions exactes de viande et de légumes, y compris les "patates", de sel et de poivre, nécessaires pour obtenir une "bouillotte" succulente. Elle répétait ce mot "canayen" à plaisir et tant d'autres dont son langage était émaillé et je m'étonnais de n'avoir pas déjà entendu le petit rire crispant de Lizzie.

J'étais de mauvaise humeur, je savais que ma journée serait gâtée par la présence de cette belle demoiselle poseuse et qu'en plus, moi, ma soeur, son amie, mon camarade, nous serions insipides, que dis-je, ridicules, grotesques à ses yeux. Je la fis embarquer sans la moindre précaution, remarquant avec une joie rageuse que les petits pieds chaussés de daim gris baignaient dans l'eau de la chaloupe mal vidée et que le voile rose s'accrochait aux rugosités des banquettes dépourvues de coussins. Mais Lizzie ne se plaignit pas.

Monique et Rose se livraient au manège habituel, casaient leurs paquets dans le coffre d'avant, enlevaient leurs chapeaux, retroussaient leurs jupes, et enfin "confortables", entonnaient à gorge déployée "A la claire fontaine" ou d'autres refrains de même valeur que d'ordinaire je chantais avec elles avec le même enthousiasme et les mêmes notes fausses. De me trouver sur l'eau en pleine nature, de pouvoir décharger ma force physique en faisant voler la chaloupe à coups de rames et le trop plein de ma jeunesse en rires, en cris et en chansons, me métamorphosait. Je ne me possédais plus, je possédais le monde, j'étais heureux, j'étais enfant. Il me fallait hennir comme un jeune poulain en liberté. Mais mon enthousiasme se sentait bridé par la présence de Lizzie et ma gaité avait un mors.

Je ne la regardais pas, je me figurais ses moues d'ennui et ses mines précieuses, et cette image m'aurait fait briser mes avirons. Aussi quel ne fut pas mon étonnement quand j'entendis sa voix se mêler à celles des deux jeunes filles et chanter avec entrain "A la claire fontaine". Je levai la tête: Lizzie, débarrassée du voile rose, laissait le vent gonfler ses cheveux dorés et il y avait sur sa physionomie une détente, un naturel, une gaité que je ne lui connaissais pas.

Nous abordâmes à une des îles désertes qui pullulaient dans le golfe, une petite île dont on fait le tour du regard et où il ne pousse que de hautes herbes entremêlées de grands liserons roses et où sur le rivage on trouve des poissons morts, des pierres noircies par les feux de campements de chasseurs et de pêcheurs. Je voulus aider Lizzie à descendre, un peu moins rudement que je l'avais fait embarquer, mais elle me glissa des mains et sauta à terre d'un pied lesté.

A peine arrivées, nos deux ménagères se mirent en devoir de préparer leur "bouillotte." Elles avaient plein la bouche de ce mot et chaque fois qu'elles le prononçaient j'avais les nerfs au vif, évoquant malgré moi certain mauvais petit sourire. D'ordinaire, je trouvais ces préparatifs charmante et il n'y avait à mon avis de silhouette plus poétique que celle de mon épaisse Monique puisant dans le fleuve l'eau nécessaire à la "bouillotte." Je suis un peu popotte, moi, et popotte et bouillotte riment ensemble. Aucun des petits détails du campement ne me rebutait, je chantais en dressant la tente, je chantais en ramassant dans l'île les débris de bois qui devaient alimenter le feu, je chantais de me savoir loin de la ville, en pleine campagne, en pleine liberté, et voilà qu'aujourd'hui je m'attardais à donner à ma chaloupe des soins minutieux et inusités.

La voix de Monique vint me faire tressaillir. "Eh bien! paresseux, te décideras-tu à nous préparer du feu? C'est la tâche des hommes, ça!"

Je me retournai et une fois encore je demeurai muet de surprise. Les trois jeunes filles, je dis les trois, s'empressaient comme des fourmis. Monique donnait des ordres, Rose lavait les légumes dans le fleuve, et Lizzie, armée d'un énorme couteau, pelait des "patates." Elle ne devait pas être très accoutumée à la besogne qu'elle accomplissait avec une énorme attention. A la fin, sentant probablement mon regard peser sur elle, elle leva les yeux et éclata de rire, puis me cria:

"Vous savez, c'est de moi que je ris, vous pouvez rire aussi!"

Enfin, que vous dirais-je, mes amis? Que je passai une journée charmante, la plus jolie que j'eusse connue de ma vie. Nous nous amusâmes comme des enfants et je crois bien même que ces grandes filles de vingt ans et ces grands garçons de vingt-cinq que nous étions jouèrent à cache-cache dans les herbes. N'étions-nous pas chez nous, dans "notre" île?

Je m'émerveillais de découvrir une Lizzie nouvelle, aussi gamine, aussi joyeuse, aussi naturelle que nous, une Lizzie qui, dans un touchant mouvement d'expansion, nous avoua que ces quelques heures passées au milieu de gens simples, sur cet îlot inhabité du Saint-Laurent, venaient de lui faire revivre, avec une force in-

tense, ses jeunes années... Oui, au temps où sa mère vivait, elle ne courait pas le monde. Elle habitait une grande propriété aux environs de Montréal, elle ne savait exactement où, à Saint-Hilaire croyait-elle — et dans le lointain elle nous désigna les montagnes bleues — Une propriété qui datait de l'occupation française, une grosse maison solide, moitié ferme et moitié castel, entourée de labours et de pâturages, une grande cour avec un chien dans sa niche, un régiment de poules, une belle chatte opulente, toujours entourée d'une nichée nouvelle.

A ces souvenirs, les beaux yeux de Lizzie s'étaient voilés de larmes. Hélas! les murs de la maison grise devaient être en ruines aujourd'hui, et dans la cour abandonnée il n'y avait plus sans doute que la niche à demi-pourrie parmi les herbes folles. Depuis, elle avait voyagé, elle était loin, physiquement et moralement, de la bonne petite canadienne aux joues rondes et au parler rude des jours d'antan.

Mais je la retrouvais, moi, cette bonne petite canadienne dans l'enveloppe délicate de ma nouvelle amie, et je sentais battre son cœur primitif, ce cœur vrai, ce cœur sain, ce cœur aimant sous le masque menteur dont la vie avait failli l'étouffer.

Le soir, quand, avant de partir, nous fîmes un feu de joie au bord de l'eau, avec l'inimaginable butin glané dans l'île, quand nous chantâmes un dernier refrain autour de la flamme en formant une ronde, je ne pus me retenir de dire à Lizzie dont je tenais la main: "Vous vous en rappellerez?"

Alors l'espiègle retrouva quelque chose de son malin sourire et répondit:

"De quoi, de la bouillotte?" mais le regard profond et sincère de ses yeux que je comprenais cette fois, enlevait tout soupçon d'impertinence à ses paroles.

A partir de ce jour, Lizzie changea d'attitude à mon égard. Elle consentit à me connaître et à se laisser connaître, à ne plus dresser entre nous la batterie des coups d'épingles, des sarcasmes, des scepticismes, qui font saigner les cœurs goutte à goutte, épuisent les bonnes volontés, détruisent les confiances.

Elle m'avait jugé sincère, pourquoi m'eût-elle fait souffrir, pourquoi ne se fût-elle pas départie à mon égard de la réserve, disons de la suspicion, disons de l'esprit de défensive qu'une trop grande fréquentation du monde lui avait inspiré? De mon côté, je découvris ce qu'il y avait de spontané et de généreux, de susceptible de dévouement et de tendresse dans cette nature à peine gâtée par une déplorable éducation. Cependant, je me serais défendu de la prendre pour femme si elle avait été une mondaine, même une exquise mondaine. Vous me connaissez: j'ai horreur de la ville, du bruit, de l'agitation. Mais pouvais-je mettre en doute les goûts de Lizzie puisqu'une journée passée à la campagne et, je le répète, au milieu de gens simples, avait suffi à la rendre meilleure et plus heureuse, à ressusciter en elle son âme d'enfant. Et puis, je lui faisais battre des mains rien qu'en lui promettant de lui donner à peindre une bonne grosse maison campagnarde, qui serait la sienne, un chien dans sa niche, de vraies poules, une belle chatte plantureuse, tout un petit domaine dont elle serait la reine.

J'ai tenu ma promesse, mais j'ai mis dix ans à y arriver.

J'épousai Lizzie quelques mois après notre délicieuse promenade; mais une fois mariés, nous continuâmes à habiter la ville. Nous ne pouvions laisser derrière nous le pauvre infirme, déjà assez malheureux d'être condamné à l'immobilité et qui l'eût été plus encore de venir se terrer dans quelque village perdu. Lui mort, ce furent les ressources qui nous manquèrent pour construire la maison de nos rêves et y vivre selon nos goûts. Enfin, j'ai travaillé dur pendant dix ans et aujourd'hui me voilà propriétaire de "La Bouillotte." J'y mènerai la vie paisible de médecin de campagne, bêchant mon jardin — vous voyez que ce ne sera pas une mince tâche — et rendant quelques services autour de moi. Dites que c'est enfantin, prosaïque, tout ce que vous voudrez, d'avoir placé nos dieux lares sous le drôlatique vocable que vous savez. Mais n'est-ce pas en mangeant ensemble une première "bouillotte" que nous avons compris que nous nous aimions, ma femme et moi?

Voilà toute l'histoire. Et maintenant si nous allions rejoindre ces dames, qu'en dites-vous, Messieurs?

MARIE LE FRANC.



FEV LE GÉNÉRAL TRÉPOFT, qui commandait la garde impériale à Péterhoff, décédé subitement le mois dernier.